

Petit Journal de l'association

Siège social: 15 rue de l'Aumônerie
49080 BOUCHEMAINE

contact@demains.org
www.demains.org



N° 13- Décembre 2015

Première partie : visite à DARSI (Inde du Sud). Projet d'aide aux malades du SIDA.

En janvier 2015, six adhérents de DEMAINS, dont quatre membres du Conseil d'administration, ont séjourné en Inde. Ils ont rencontré à Darsi, dans l'Andhra Pradesh, Peter Daniel, notre partenaire pour la mise en œuvre du projet de soutien aux malades du SIDA.

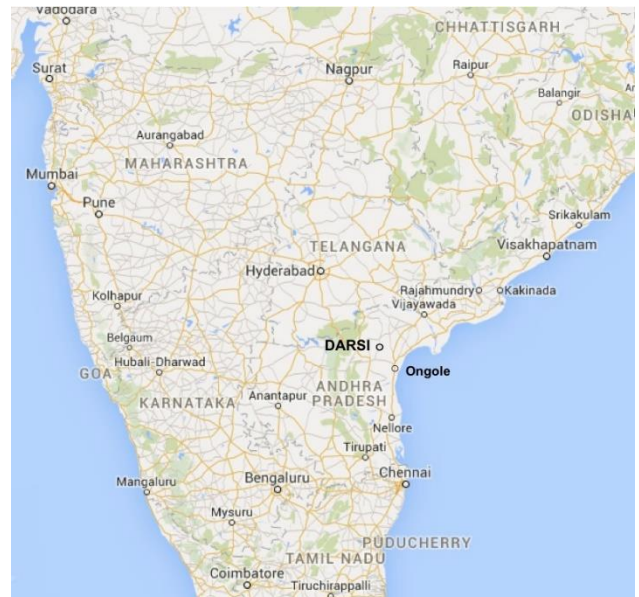
Françoise Levesque a rédigé un compte-rendu de la journée qu'ils ont passé ensemble. Son témoignage laisse une large place à la parole de Peter Daniel, jésuite, arrivé une première fois à Darsi en 1974. Son engagement sacerdotal et son engagement auprès des plus démunis sont indissociables.

Quand Peter Daniel lance un projet en faveur des plus pauvres, sa priorité est toujours de leur faire prendre conscience de leur propre valeur et de leur capacité à modifier le cours de leur vie. Quand il s'agit d'un projet destiné à favoriser l'éducation et la formation, c'est une évidence. Mais c'est aussi ce qui prime dans le projet de lutte contre le sida soutenu par DEMAINS. Le regard des autres sur les personnes malades change. Les malades

eux-mêmes ne se sentent plus exclus et luttent contre la maladie avec plus de vigueur. Les actions de prévention sont mieux accueillies et portent leur fruit pour l'avenir.

C'est une grande victoire sur la fatalité.
Bonne lecture

Hélène Liabeuf



Six membres de DEMAINS, Catherine et Jean-Pierre Rossignol, Marie Lesaint et Jean Marc Charrier, Françoise et Dominique Levesque, dont 4 membres du CA, ont profité d'un voyage en Inde, au début de l'année, pour rencontrer deux de nos correspondants indiens.

[Ce voyage dans le pays tamoul était pour nous, Dominique et Françoise Levesque, notre 15e voyage en Inde et l'occasion de revoir encore une fois des personnes et des lieux avec lesquels nous avons créé des liens très forts à la suite de l'adoption de nos trois enfants indiens.]

Nous sommes allés voir Peter Daniel à Darsi, avec en tête la discussion qui avait eu lieu pendant l'AG 2014 sur le bien-fondé, pour une petite association comme la nôtre, de soutenir un projet dans le cadre de la lutte contre le SIDA qui est un vaste programme et qui incombe en premier lieu au gouvernement indien. Et nous sommes allés voir Samuel Santhosham pour avoir des nouvelles du projet d'internat que nous avons subventionné avec l'aide de l'association Emmaüs¹, parce que Samuel promet toujours d'écrire et ne le fait presque jamais : nous n'avons de nouvelles que lorsque nous y allons.²

Notre arrivée à DARSI, 17 janvier 2015

Notre visite à Darsi, le samedi 17 janvier, a coïncidé avec une grande fête du Sud de l'Inde, Pongal, qui a lieu tous les ans à la mi-janvier et dure quatre jours. Nous sommes arrivés à Chennai (Madras) jeudi soir ; les quatre jours de jeudi à dimanche étaient fériés, les magasins et les banques fermés. Nous avons pris le train pour Ongole, vendredi 16 en début d'après-midi : la gare était noire – ou plutôt colorée – de monde se déplaçant à l'occasion de Pongal, mais Peter Daniel nous avait réservé des places dans un confortable compartiment de seconde classe...

Le voyage est sans problème, rapide, et à 6h du soir, Peter Daniel nous attend à Ongole avec deux voitures, pour nous emmener à Darsi, une ville (un village selon wikipedia) de 24 000 habitants à 70 km d'Ongole (une heure et demie de route). Nous sommes logés dans deux bâtiments du campus, à l'entrée duquel une grande pancarte annonce encore la fête qui a eu lieu samedi dernier pour le 5e anniversaire du Loyola Junior College ; et nous prenons nos repas avec le personnel qui n'est pas parti en vacances.



1 Par un premier et unique versement, jusqu'à présent, de 7000 € en juillet 2013.

2 Cette visite fait l'objet du « Petit journal n° 13, deuxième partie ».

Darsi, 18 janvier 2015

Le lendemain matin, nous nous installons en cercle dans le jardin, à l'ombre de grands arbres. Ce jardin, en l'absence des élèves, est très tranquille. Peter Daniel prend la parole pour nous raconter l'histoire de cet établissement (et un peu de son histoire à lui) :

« Nous (les jésuites) sommes arrivés ici en 1974, il y a quarante ans. Il n'y avait rien. Tous ces arbres (qui nous font de l'ombre aujourd'hui), je les ai plantés en 1991. Quand nous sommes arrivés en 1974, c'était une zone sèche, sans eau pour l'irrigation ; il n'y poussait que du maïs. En 1976, un canal et un barrage ont été construits, financés par les Pays Bas, qui ont permis à l'eau d'arriver dans soixante-dix-huit villages. À partir de là, l'irrigation s'est développée et tout a changé... sauf la situation des Dalits.

Dans cette zone très pauvre se trouvaient 8 villages dalits. Les Dalits ne possèdent pas de terre ; ils travaillent toujours pour des propriétaires terriens.

Nous avons commencé avec une petite école primaire et un petit dispensaire.

En 1991, quand je suis arrivé, comme prêtre de la paroisse de Darsi, avec le projet de développer l'instruction des enfants, il n'y avait ici qu'un petit bâtiment : une pièce fermée et un abri couvert d'un toit de tuiles. J'étais seul et j'ai souffert de la solitude parce que j'étais habitué à vivre en communauté...

Alors j'ai décidé d'aller dans les villages. Je passais trois jours dans un village, trois jours dans un autre... Les enfants dalits n'allaient pas à l'école, ils gardaient les buffles. Je jouais avec eux, je leur racontais des histoires, je leur disais que leur place était à l'école. Au bout de quelques jours, je leur demandais : « Qui veut étudier ? » et, dans

chaque village, je trouvais deux ou trois volontaires.

J'ai ainsi réuni une trentaine d'enfants. Cinq ans plus tard, quand je suis parti, nous avions 260 élèves. J'ai appris aux enfants à jouer de petites saynètes, à danser. Quand ils retournaient au village, ils donnaient une représentation. C'est ainsi que nous sommes passés de 30 à 260. Ces enfants sont devenus ingénieurs (7), jésuites (5), religieuses (7)... Adultes, ils contribuent au développement des villages.

Les enfants de l'internat aussi contribuent au développement des villages. Un jour, à la messe, j'ai lu le passage de l'Évangile de Marc (5, 1-20) où Jésus chasse les démons.

J'ai demandé : Avons-nous le pouvoir de chasser les démons ? — Oui.

— Et quels sont nos démons ? De quels maux nos villages souffrent-ils ?

Dans un village, c'était le jeu. Les hommes jouaient la dot des femmes, ils jouaient tellement que certains enfants ne mangeaient pas à leur faim.

Les enfants se sont demandé ce qu'ils pouvaient faire. Une enfant de 9 ans a proposé de faire la grève de la faim. [Nous sommes au pays de Gandhi. La grève de la faim est un moyen de pression qui vient tout de suite à l'esprit, même des enfants.] Les enfants ont décidé de jeûner tant que les hommes joueraient. Le leader était un jeune de 13 ans. Finalement, sur ma proposition, ils ont accepté de ne pas jeûner totalement mais de se contenter d'eau citronnée et sucrée [ce que fait Peter Daniel est pensé : il ne s'agit pas de nuire à la santé de ces enfants].

Les femmes ont commencé à venir chercher les enfants pour le déjeuner ; puis, une ou deux heures plus tard, les hommes sont venus. En vain.

Plus tard encore, une femme a essayé de les tenter avec un lassi (laitage) ; ils n'en ont pas voulu. Finalement, les parents sont venus me voir et se sont engagés à ne plus jouer. Ils voulaient s'engager devant moi car, ont-ils dit, « nos enfants ne nous croiront pas ».

Dans ce village, aujourd'hui encore, les gens ne jouent plus.

Ensuite Peter Daniel nous raconte comment il a essayé de responsabiliser les intouchables pendant les cinq années qu'il a passées à Darsi, de 1991 à 1996. C'est une histoire d' "empowerment" : il s'agit de faire évoluer les mentalités et que les intouchables ne restent pas sans éducation et sans pouvoir sur leur vie. Cette histoire, l'histoire du village d'Agnipuri, certains d'entre nous la connaissent déjà et on peut la lire sur le site :

http://www.sjweb.info/sjes_new/headlines/newsShow.cfm?PubTextID=10546.

Mais ce matin, Peter Daniel laisse remonter ses souvenirs et nous confie des choses plus personnelles, ses angoisses d'alors et son bonheur d'avoir réussi. Il nous donne un témoignage de foi non pas théorique mais pratique :

« Peu de temps après mon arrivée dans la paroisse de Darsi, j'ai entendu parler d'un village voisin, Erraobanapalli, qui a plus de 100 ans. Dans ce village, vivaient 65 propriétaires terriens, divisés en deux groupes politiques, qui avaient l'habitude de gagner à tout coup les élections municipales. De l'autre côté du village vivaient 250 familles dalits qui travaillaient pour les propriétaires et qui eux aussi étaient divisés en deux groupes qui ne se côtoyaient jamais.

La plupart des Dalits étaient catholiques ou chrétiens, bien que quelques familles dalits de confession musulmane ou hindoue les aient rejoints au fil du temps. Tous les Dalits étaient des journaliers sans terre. L'école primaire gouvernementale était située du côté du

village habité par les familles de caste si bien que les enfants dalits n'avaient aucun accès à l'éducation. La population de la partie dalit du village était complètement analphabète.

J'ai commencé à visiter le village. Au début, j'ai rencontré les deux groupes dalits séparément, puis je les ai rencontrés ensemble. Je leur ai dit : « Pourquoi ne vous prenez-vous pas en charge ? » Pour eux, ce fut un choc. Au bout de plusieurs mois, un vieil homme m'a dit : « The seed is growing : la graine commence à lever. »

Alors, quand je suis revenu au village, j'ai rassemblé une dizaine d'hommes jeunes et je leur ai dit : « The time has come to take power in your hands : il est temps, maintenant, que vous vous saisissiez du pouvoir. » Ils étaient effrayés : « Ils vont nous faire du mal. » Ils ont mis longtemps à trouver le courage nécessaire.

Cela a pris 4 ans, mais lorsque les élections municipales sont arrivées, ils étaient prêts à voter pour leur "indépendance". Ils ont choisi un candidat unique et ils ont gagné. Les propriétaires voulaient me tuer. J'avais convenu avec les Dalits qu'il n'y aurait pas de "victory march ". Mais quelqu'un d'un village voisin n'a pas respecté la consigne. Alors les propriétaires, furieux, ont mis le feu aux maisons dalits.

Les Dalits, sans abri, hommes, femmes et enfants, se sont enfuis dans les collines avec, pour tout bagage, les vêtements qu'ils avaient sur eux. Je ne savais pas quoi faire. J'ai demandé au Seigneur de m'aider. Nous avons organisé une grève avec sit-in devant le bureau du chef de district à Darsi.

Nous avons le soutien de la gauche locale et les responsables de l'église catholique ont fait distribuer un repas par jour aux grévistes.

Une nuit à 3 heures du matin, je ne dormais pas. J'étais anxieux. J'ai prié : « Before I get up, I need a sign : J'ai besoin d'un signe, avant demain matin. » Et j'ai fait un rêve extraordinaire (I had a wonderful dream). Je

conduisais un bus et le bus a glissé dans une mare qui barrait la route. Mais au lieu de s'y enliser, il l'a traversée et il en est ressorti, prêt à reprendre sa course de l'autre côté.

Je me suis réveillé et j'ai pensé : Dieu est avec nous. J'ai raconté ce rêve aux Dalits (I shared with them this dream). Nous sommes restés sept jours devant le bureau du chef de district, en ne mangeant qu'un repas par jour, jusqu'à ce que son second nous reçoive. Nous avons dit : « Nous voulons un nouveau village avec de l'eau, une route... (Même les enfants connaissent par cœur la liste de toutes nos revendications.) »

« - Ya-t-il un terrain pour ces gens ? »

« J'avais un ami qui travaillait au cadastre et qui m'avait signalé l'existence d'un terrain inoccupé. J'ai dit : « Oui, le lot n° x. » Ce terrain se trouvait à une dizaine de kilomètres d'Erraobanapalli. Nous l'avons borné, divisé. Nous avons obtenu que le gouvernement construise 74 maisons, une route, un point d'approvisionnement en eau potable, une arrivée d'électricité et une école. Le gouvernement ne s'était engagé à reconstruire que le nombre exact de maisons détruites, 74 maisons mais qui abritaient 267 familles. J'ai dit que je reconstruirais les maisons manquantes pour que chaque famille ait sa maison. « Comment ? — C'est mon affaire. » J'avais un ami autrichien, Gunter, qui par chance était là. Je l'ai emmené voir le village. Il a accepté de financer la construction des autres maisons.

Le village a été construit en un an. Ce village, nous l'avons appelé Agnipuri (village de feu) et nous avons béni la nouvelle colonie en juillet 1996. Cette journée fut également la journée de réconciliation avec les propriétaires qui vinrent à l'inauguration du village et firent la paix avec les Dalits.

Après l'engagement du gouvernement, j'avais invité l'agriculteur qui avait mis le feu aux maisons dalits, pour lui proposer de faire

la paix. Il avait refusé l'invitation. J'ai laissé ça à Dieu. Or cet homme est mort deux semaines plus tard, de façon imprévue. Cette mort a beaucoup frappé les esprits. Mais je n'ai jamais prié pour qu'il meure...

Aujourd'hui, les gens ont appris à se battre, les enfants étudient... »

Peter Daniel nous parle encore d'une femme (que nous rencontrerons) qu'il a connue jeune et dynamique, il y a vingt ans, et qui a beaucoup participé à la lutte ; aujourd'hui, elle est en train de devenir aveugle : « *Je ne vois plus, lui a-t-elle dit, que le sourire sur votre visage.* »



Problèmes liés au SIDA

Après cette parenthèse sur des souvenirs qui lui tiennent énormément à cœur et où il s'est livré en toute simplicité, Peter Daniel revient aux problèmes de la région et en particulier aux problèmes du SIDA.

Avec l'irrigation, les propriétaires terriens se sont enrichis, ils ont pu acheter davantage de machines et le travail pour les ouvriers agricoles est devenu plus rare. Les coolies sont allés de village en village pour chercher du travail. Les relations entre les villages et l'extérieur se sont développées. Les jésuites ont négocié avec les entreprises de construction de la région qui réalisaient

des chantiers dans les villages et y recrutait des travailleurs, pour qu'elles leur assurent, après les avoir employés un certain temps, une formation de maçon.

Cette mobilité des travailleurs a participé au développement de l'épidémie de SIDA. Beaucoup de personnes en sont mortes (en particulier un assistant du *Loyola College* et sa femme).

**Le programme que soutient
DEMAINS vise à lutter contre la
propagation de la maladie mais tout
autant à dé-stigmatiser les malades.**

Il implique les enfants du *Junior College* selon la méthode éprouvée pour recruter de nouveaux élèves. Pendant chaque période de vacances, les lycéens vont dans les villages, et y donnent une représentation qui dure 3 heures, devenant des éducateurs très efficaces des villageois.

[Peter Daniel écrit, dans un rapport qu'il nous a envoyé en juin dernier : Ce programme sur la sensibilisation au VIH/SIDA, est réalisé essentiellement par les enfants devenus orphelins du fait de la maladie. Chaque jour, dans le district de Prakasam, au moins 20 personnes sont infectées par le virus. Une troupe de théâtre de 16 membres, garçons et filles, présente un programme expliquant qu'il n'y a pas de traitement pour la maladie et que la prévention est le seul remède. Ils exposent des données sur le sida, et les précautions qui doivent être prises. La partie culturelle (pièces de théâtre, danses et chants) culmine avec une séquence dramatique sur le boycott social d'une petite fille qui a été victime de la maladie ; elle émeut les spectateurs aux larmes.]

Cette implication des lycéens donne lieu à une parenthèse sur le *Loyola Junior College* (que nous voyons désert à cause de Pongal) :

Les jésuites ont ici, à Darsi, une *primary school* (école primaire qui dure 5 années comme chez nous), une *upper primary* (trois années de collège, avec, à la fin de la classe de quatrième, un examen d'État), deux années de *high school* (avec, à la fin de la seconde, un deuxième examen d'État) ; ensuite, deux années de *college* (1^{re} et Terminale) avant d'entrer à l'université.

Pour que les enfants ne soient pas repris par leurs parents chaque fois qu'on a besoin d'eux, les jésuites ont démarré un internat. Il y a trois "*Integrated Programmes*" (on trouve sur le web que ces programmes interdisciplinaires s'adressent aux élèves de Seconde à Terminale). Il y en a trois au *Loyola College* de Darsi, organisés autour des thèmes : *health* (santé), *education* (qu'on peut traduire par pédagogie) et *women* (femmes ; ce dernier programme est soutenu par des banques et on comprend qu'il s'agit d'économie (gestion de crédits) à l'usage des femmes).

Après cette parenthèse, Peter Daniel revient au fonctionnement du dispensaire : Une centaine de malades sont suivis au dispensaire. Les malades de basse caste viennent facilement, mais pas les autres. [*Est-ce parce qu'il leur faudrait se mélanger aux intouchables s'ils devaient venir le même jour qu'eux ?*]

Pour soixante à quatre-vingt malades, les médicaments sont livrés à domicile. Les enfants qui les apportent collectent une roupie chaque fois, soit environ 200 Rs par mois. En plus des médicaments anti-sida, fournis par le gouvernement, les malades reçoivent un traitement de soutien.

Un prêtre, Father Xavier, vient d'Hyderabad tous les troisièmes samedis du mois.

Après ces explications, nous nous dirigeons vers le dispensaire.

Father Xavier, prêtre de la SVD ([http://en.wikipedia.org/wiki/Divine Word Missionaries](http://en.wikipedia.org/wiki/Divine_Word_Missionaries)), est assisté par sœur Caroline (la directrice de l'internat). Une trentaine de malades sont présents ce matin. Ils viennent d'une trentaine de villages dans un rayon de 30 à 40 km autour de Darsi. Ce sont surtout des femmes, des hommes d'un certain âge et quelques enfants. [Est-ce parce qu'ils travaillent ou par peur de s'afficher comme malades que les jeunes hommes ne sont pas là ?]

Les médicaments sont apportés aux absents : un malade peut prendre les médicaments de plusieurs personnes (jusqu'à cinq).



Chaque malade a un carnet de santé SIDA, avec son nom et sa photo, sur lequel est inscrit son taux de CD4 (un récepteur des

virus à la surface des lymphocytes) qui détermine son traitement. Ce taux doit être supérieur à 350/mm³ de sang. Il est mesuré tous les six mois à l'hôpital gouvernemental. C'est là que les malades reçoivent le traitement proprement dit (trithérapie).

Le Père Xavier — et les malades — insistent pour dire que les médicaments supplémentaires (compléments alimentaires, vitamines...) - on nous les montre! - sont très importants. (Ces médicaments, indépendamment de leur utilité strictement médicale, sont une des raisons d'être de cette rencontre mensuelle des malades avec les soignants qui s'occupent d'eux, et aussi de cette rencontre des malades entre eux.)

Le Père Xavier participe à d'autres programmes : médecine générale, lèpre, vision (lunettes)... Il voit 600 patients par semaine. Il n'a pas un diplôme complet de médecine mais un diplôme intermédiaire. Il regarde ses patients avec beaucoup de bonté et une grande attention aux personnes.

Marie demande si l'information est suffisante. Réponse : « Le nombre de patients s'est stabilisé. » Il y a huit enfants ici dont les parents sont morts du SIDA.

L'établissement accueille actuellement 156 élèves en primaire, 300 à la *high school* (6e à Seconde) et 313 au *college* (Première et Terminale), moitié filles, moitié garçons.

La scolarité, gratuite au début, est passée à 100 Rs (1.5 €) par mois, puis à 300. Peter Daniel voudrait l'amener graduellement à 500 Rs par mois (7 €). Il faudrait 800 Rs pour couvrir les frais. L'État subventionne, par l'intermédiaire de la banque, le *Women Programme*. Sinon l'État n'accorde aucune subvention à l'enseignement privé. Le lycée est aidé par l'Allemagne et la Suisse qui paient les professeurs, et par Nicco park ([http://en.wikipedia.org/wiki/Nicco park](http://en.wikipedia.org/wiki/Nicco_park))

et un donateur anglais qui paient la nourriture, chacun pour 150 enfants.

L'enseignement, au *Loyola College*, est "*Telugu medium*" (les cours sont donnés en télougou, langue locale, avec des cours d'hindi et d'anglais, les deux langues nationales, alors que dans l'enseignement "*English medium*", les cours sont donnés en anglais avec des cours de télougou et d'hindi.)

Un professeur dans l'enseignement privé gagne 8000 Rs par mois, un professeur dans l'enseignement d'État 13000 Rs, une institutrice 6000 Rs. (Un ouvrier agricole peut gagner, pour le ramassage du tabac 400 Rs par jour, soit 9000 par mois, 18000 pour les deux mois que peut durer le ramassage. Un salaire journalier d'ouvrier est en moyenne de 350 Rs, 200 pour une femme, 100 à 150 pour le travail agricole dans les villages).

Un système de retraite par contrat a été mis en place en 2004. Je comprends que la retraite est 10 % du salaire. Depuis la division, en 2014, de l'Andhra Pradesh en

deux États, Andhra Pradesh et Telangana (Darsi et toute la région côtière appartiennent à l'Andhra Pradesh, Hyderabad au Telangana), l'aide sociale ne fonctionne plus ("il n'y a rien pour les pauvres").

Avant de nous retrouver pour le déjeuner, nous jetons un coup d'œil à la chapelle St Xavier, une chapelle grande et claire dans le jardin. Puis nous faisons le point, entre nous, sur ce qui a été dit.

Puis nous déjeunons, sur une véranda qui donne sur le jardin, assis autour d'une table avec Peter Daniel, tandis que les autres (Peter qui dirige le lycée, Suresh qui dirige l'école primaire, les sœurs : une dizaine de personnes en tout) déjeunent sur deux rangées de chaises bien alignées, l'une en face de l'autre, à côté de notre table. Alors qu'en France, le repas est traditionnellement un moment d'échange, en Inde, chacun mange en silence, attentif à ce qu'il mange.

L'aide aux personnes atteintes du SIDA telle que nous la voyons à Darsi nous semble être dans le même esprit que ce que Peter Daniel a fait pour les villages dalits : il cherche à aider les plus pauvres et les plus exclus ; il apporte aux malades une aide médicale et une aide sociale en facilitant leur réintégration dans la société.

Grâce au programme HIV que nous soutenons (intitulé "Programme d'aide et de soutien, familial et communautaire, des adultes et enfants contaminés"), ces malades viennent ensemble dans cet endroit où ils sont non seulement traités mais acceptés, soutenus, où le médecin les regarde avec beaucoup de bonté et les sœurs avec une autorité bienveillante de matrones indiennes ; ils y viennent pour des médicaments complémentaires ; ils y passent la matinée ensemble. On leur parle, ils se parlent. Tout cela leur permet de mieux prendre en main leur vie.

Peter Daniel travaille à donner à cette communauté, aux jeunes en particulier, la conscience qu'ils ont un pouvoir sur leur vie et celle des autres, et les moyens de se prendre en charge. C'est un objectif à long terme dans la société indienne. Il nous semble que c'est un projet qui mérite d'être soutenu dans la durée.

Après le déjeuner (et avant la sieste), nous rencontrons les deux professeurs qui mettent en place les saynettes que jouent les élèves pour sensibiliser les habitants des villages au problème du SIDA.



Après la sieste, nous nous répartissons, avec Peter Daniel et trois religieuses, dans deux voitures. Sur le pare-brise avant de notre voiture (où nous sommes assis dans le coffre arrière) : « *My God, My All.* »

Nous traversons le canal, des rizières avec beaucoup d'oiseaux ; nous doublons un troupeau de buffles. Puis nous quittons les



On nous apporte des chaises. Cris incessants de gros corbeaux noirs. Marie et moi apprenons à dire merci en télougou : *ouane nana allou*. Nous photographions les enfants. Il y a des enfants partout, de tous les âges, la plupart avec un grand sourire. Il y a une école du gouvernement dans le village.

petites routes toutes droites et toutes plates pour d'encore plus petites routes qui tournent et retournent dans la campagne en se rapprochant des collines. Nous traversons un village de maisons toutes construites en béton, apercevons un troupeau de moutons bicolores, un troupeau de petites chèvres. Puis nous roulons sur une piste de terre ocre, traversons des champs de coton, de tabac. (C'est l'époque du ramassage et du séchage du tabac.) Et finalement, nous atteignons Agnipuri.

Agnipuri

Et aussitôt les enfants arrivent, puis les femmes. Peter Daniel bénit les enfants, les jeunes mères, les femmes âgées... Il bénit la vieille femme qui fut un des leaders de la lutte pour l'autonomie, il y a vingt ans, et qui est train de devenir aveugle. On sent qu'elle lui est très attachée. Ici comme à Katukapalli, il y a un certain nombre de femmes dont il a changé la vie et qui lui en gardent une admiration et une affection indéfectibles. (Je pense aux Béatitudes.)

Peu à peu, quelques hommes arrivent, âgés pour la plupart.

Puis nous faisons le tour du village. Seuls les hommes suivent. Nous rencontrons le président du conseil municipal. Il a l'air sympathique et Peter Daniel semble l'apprécier. Un événement récent a marqué le village : il y a deux jours, un jeune homme en moto a heurté une charrette et s'est tué.

Après quoi, nous remontons dans les voitures et y attendons les sœurs ; elles finissent par arriver et nous démarrons. Mais, au bout de quelques mètres, nouvel arrêt ; le thé nous attend : il faut redescendre.

Le thé bu, nous repartons pour un deuxième village. Nous traversons des rizières à tous les stades de la récolte. Dans certains champs, on moissonne, les oiseaux à côté des hommes.

À l'entrée de ce second village, je photographie une toute jeune fille. Je me demande quel sera son avenir. Nous arrivons au centre du village juste au moment où il s'agit de tuer un serpent. Nous assistons à l'affaire : le serpent est tué devant nous à coups de bâton.



Puis nous prenons le chemin du retour en longeant les collines, avec un arrêt pour découvrir un champ de "red gram" (pois d'Angole, une sorte de lentille) et un arrêt pour voir le barrage. L'eau est pompée du canal dans le barrage ; le barrage alimente plusieurs bassins de purification successifs ;

l'eau est ensuite stockée dans un réservoir avant d'être distribuée dans les villages.

Le soleil descend sur l'horizon. Nous prenons le chemin du retour.



Le lendemain, nous partons pour Ongole, à 6 heures du matin. Il fait encore nuit. Le jour se lève rapidement avec l'arrivée du soleil, vers 7 heures. Nous sommes sur le quai de la gare bien avant huit heures. Il y a du monde, mais pas trop. Peter Daniel tient à attendre avec nous, bien qu'ensuite il lui faille rentrer à Hyderabad.



Le train arrive avec vingt minutes de retard. Il est bondé. Nous ne réalisons pas assez vite qu'il faut le prendre d'assaut et pousser vigoureusement dès qu'on est monté. Aujourd'hui est le dernier jour férié du week-end de Pongal ; tout le monde rentre à Chennai et Peter Daniel n'a pu

réserver que des billets de troisième classe (Second Sitting, pas chère : 130 Rs soit moins de 2 € pour 292 km), la quatrième classe étant sans réservation. Le train s'ébranle et Jean-Pierre commence le voyage sur le marche-pied, sa valise à l'extérieur du wagon. Peter Daniel court à côté de lui, le plus longtemps qu'il peut, soutenant la valise, essayant de pousser Jean-Pierre. Finalement, nous avançons peu à peu dans le compartiment et finissons par récupérer nos places que leurs occupants nous cèdent

aimablement. S'il n'y avait nos bagages, plus ou moins bien casés sous nos pieds, et tellement de monde qu'on ne peut imaginer aller aux toilettes avant d'arriver dans quatre heures, le voyage serait tout à fait confortable. Nous atteignons Chennai avec seulement vingt minutes de retard. Indescriptible cohue sur le quai qui reçoit en quelques minutes plusieurs milliers de voyageurs. Mais nous finissons par trouver le chauffeur qui nous attend, puis la voiture, et par sortir du parking.

Ainsi s'achève une visite très riche d'expériences et d'enseignements divers.

Pour les Anglophones

Voici la copie d'un article paru dans **The Hindu**, le même **dimanche 18 janvier**, dans lequel une journaliste rapporte une expérience qui semble bien illustrer la vie des Indiens citadins de la classe moyenne :

« We had gone to my in-laws' place [la famille – la belle-famille pour les jeunes femmes – est toujours très importante] in Hyderabad during the Dasara holidays [pendant les vacances, même courtes comme Pongal, les Indiens se déplacent beaucoup]. Two suitcases with clothes, a Kindle reader, and the customary work laptop [l'ordinateur portable du travail] were in tow. The laptop connected to the Internet annihilates distances and lets you go wherever you have to go without actually remaining on leave of absence. This is a boon and a bane – boon as it lets my husband go to Hyderabad, and bane because it makes him work even during what would otherwise have been a vacation. Anyway, we enjoyed a whole week with pujas, feasts and family reunions. [La puja est un rituel destiné à faire “descendre” la divinité à l'intérieur d'une statue qui la symbolise ; elle commence par un appel de cloches et se poursuit par une offrande de fleurs, de nourriture et d'encens, accompagnée de musique et de récitation. On en voit tous les jours dans tous les temples, encore plus aujourd'hui qu'il y a trente ans.]

For our return journey, we were dropped at the Kacheguda railway station [comme nous à Ongole] to

head back to Bengaluru. As we had reach the station a tad early, we settled down with our luggage on a bench on the platform. When the train came we moved the luggage to our seats.

I always look forward to train journeys so that I can read books uninterruptedly. I started a book and so did my husband. On the side seat was a couple waiting for the Travelling Ticket Examiner to allot them berths.

An hour and some 40 pages later, my husband's phone rang. I could hear my husband's side of the conversation and see his expressions. His expression was turning quizzical and he said, we are in the train headed to Bangalore, and yes, the luggage is all with us. No, no piece is left behind. Laptop? That too... no, wait. The laptop is not here. Oh! I left the laptop bag on the platform where we were sitting. The bag contains a Dell' laptop, charger...

So, that was how we found out that we had left the laptop bag in Kacheguda. And fortunately for us, it was found by a Railway Police Force constable, who initially saw it as a suspicious bag lying around. After handling it with due care, they found the laptop, the business cards and my husband's phone number and called us. The bag had our house keys, cell phone

chargers, and other things as well.

So we had a situation to deal with. If we go ahead to Bangalore, can we live without the laptop for a week? My husband thought yes. But, the house keys? Looked like it was back to Kacheguda to get the house keys.

We first thought of getting down at the next station to take a cab to Kacheguda. We moved our luggage to the cabin door. Our co-passengers who saw this sudden turn of events sought to know whatever was happening. The couple without berths started inquiring if we were really going off and if they can have our berths. My husband started working on solutions, when I suddenly remembered where I had kept the other keys to our apartment...

So the panicky situation of getting down somewhere mid-journey in the middle of the night was avoided. The other couple was happy for us but at the same time disappointed as they were waiting for berths.

The laptop bag was collected by my husband's brother the next day with all the content intact...

Yes, miracles do happen in our country, which reinforces our faith in humanity... »

Mais toute la population indienne ne profite pas du développement ; à côté des millions de personnes qui ont un niveau de vie équivalent au nôtre, il y en a beaucoup d'autres qui n'ont pas les mêmes droits.

Le 30 janvier, pendant que sur le bord de mer, on commémore la mort de Gandhi (les officiels allant l'un après l'autre, sous le regard des journalistes et photographes, accrocher une guirlande de fleurs sur sa statue), ce même jour, à quelques centaines de mètres de là, des employés de l'entreprise Hidesign (<http://hidesign.com/>) manifestent en distribuant aux passants, dans le *Government Park*, ce tract (rédigé en tamoul d'un côté, en anglais de l'autre) :

HIDESIGN INDIA Pvt. Ltd., LABOUR UNION

Reg. No RTU. 657/89 241/1, Odiampet Village, Villianur, Commune, Puducherry-605110
Respected Sir,

This is our life. We reveal the pathetic condition of our life. We submit this to the general public, government officials, politicians and the college students. All of you, young and old, big and small, rich and poor, please go through this notice.

We are employees of Hidesign India Pvt. Ltd. We have been working in this concern for **36 years** producing leather products like bags, belts, etc. The cost of each bag is worth from **Rs. 5000 to Rs. 25000**, belts range from **Rs. 1000 to Rs. 2000**, garments **Rs. 15000**, valet ranges from **Rs. 1000 to Rs. 4000**. We manufacture **1800** valets, **24000** bags and belts per month. The company runs with a profit of multiple crores. All these are manufactured by us with our bare hands. All these articles are exported to different parts of the world from 80 show rooms of the company. The company gets **20%** incentive from the Government. Further, because of our hard work the company ranks number **3 in the world**.

The company was started in 1978 in a small rented house in Odiampet with a little investment and now runs in **10 acre area of land**. We the labourers of this company are the root cause for this abundant growth of this company. In spite of all these, the company cheats us by giving a low salary but a heavy work load. Every day, we are dying bearing all the difficulties in our mind and body. Nobody in the society has come forward to support us in this regard. The reason is: all the powers are in the hands of the employer alone. His laws go like this: No Dearness Allowance [indemnité de cherté de la vie]. No C.L. No house allowance. No basic pay for the labourers working in the leather section. No medical checkup for the employees. No confirmation order. No incentive. No employment to the employees after 55 years of age and No group insurance. What are all the recognitions that the company gave us is the very poor standard of living and mental agony caused by very low salary pattern and very poor treatment in the company.

The company runs with these laws for **36 years**. The Government officials of the Labour department support these laws. The never raised a voice against these laws. If the government officials who are supposed to safeguard us started supporting these laws how can we lead our life? Where can we go? Who is to save us except the government? All the **550 labourers** have to die. Every day we are crushed by the price rise of the essential commodities on one side and the stress created by employer and the non-intervention of Government officials on the other.

Now the general public is our only resort. Only they could raise the voice in support of us. Only because of our hard work the employer Mr. Deelip Kapur has created multi cores of assets. He has owned big hotels in Puducherry – Promenade, Le Duplex, Casablanca –, Pizza Corner, Aisha Show Room, Titanic Show Room, Hidesign Show Room, a new hotel in Maramakam, multiple lands, cars, bungalows and companies. The employer Mr. Deelip Kapur is able to care for all these assets but why he failed to care for us – the real assets – the real pay masters? Oh! Our people please raise your voice and ask this question and give us life.

Yours,

The employees of Hidesign.

Le problème des inégalités n'est pas spécifique à l'Inde. Mais ici, comme partout, il s'inscrit dans une façon de voir héritée de l'histoire qui, comme un filtre, lui donne ses couleurs spécifiques. (Le travail du cuir est traditionnellement réservé aux Dalits.)